**Ce texte vous permet de faire un essai de Petit ProLexis ; vous permettant ainsi de découvrir toute sa puissance d'analyse et la pertinence de ses corrections.**

LA DOUCEUR DU ROMAN (extrait)

C’est Chantal, ma plus fidèle voisine, qui m’a encouragée. Elle a lu mon roman écrit au feutre violet dans mon cahier quadrillé avec toutes les ratures, et puis elle m’a dit « Vas y. J’ai lu tellement de choses pires que ça, tu ne peux pas savoir. La plupart, je ne les termine même pas, c’est tellement prévisible et d’un clinquant. Toi, tu décrie le luxe comme si on y était, mais oui. On ne dirait pas à te voir, mais oui, c’est vrai. »

Je regarde autour de moi, la cuisine où j’écris avec le pot-au-feu qui commence à coler au fond de la cocotte et la buée sur les fenetres sur laquelle Jennifer dessine avec le doigt. L’odeur de légumes frits sur fond de lesive, mélange suave qui ne fera jamais chavirer l’héroïne de mon bouquin - qui, inutile de le préciser, prent tous ses repas au restaurant. Quand ce n’est pas son majordome qui lui monte une petite gourmandise de chez le charcutier, pardon le traiteur d’en bas. Fauchon, il me semble. Je suis allée me documenter. Dans la vitrine de Fauchon place de la Madeleine, il y a de gros jambons obscènes avec des fleurs découpées dans des tomates, flanqués de concombres en forme de flingue sur lesquels se déversent des kilos de caviar. Ce n’était pas tout à fait ça, mais il y avait un grand saumon rose avec une déclaration d’amour écrite en mayonaise, un vrai poème, en rimes et tout.

J’aurais bien continué à etre éblouie s’il n’y avait pas eu un clodo à mes pieds qui mendiait adosé à la vitrine décorée exprès de bouteilles de champagne pour lui rappeler que c’est bientôt Noël. J’ai du etre la seule à lui filer un franc, mais c’est vrai que je ne suis pas une dame snob de ces beaux quartiers, que j’habite, moi, un F.3. à Malakoff et que franchement ça n’a rien à voir et de toute façon, dans notre belle banlieu à nous, couleur de serpillière, il n’y a pas de clodos.

Mon roman, je l’ai ensuite tapé à la machine, Léa m’a prêté la sienne vu qu’elle se crève à pouponner maintenant. Avec trois mômes, le chat, le chien et les confiture, l’engin ne lui manque pas. Trouver un titre, c’ était le plus dur. « La douceur du bonheur », ça n’allait pas. « Volupté printanière » non plus, ça fait pchitt-pchitt spécial W.C. quant à « Roxane et Jeffrey », ça rappelle trop Tintin et Milou. Jules a proposé « Tam-tam sur le macadam » ce qui prouve qu’une fois de plus, mon cher époux n’a rien compris à la sensibilité féminine. Alors j’ai opté pour la simplicité : « Un amour de Roxane ». Voilà, je voulais qu’il y ait « amour » dedans, après tout c’est ce qu’il y a de plus important, du moins dans les bouquins.

J’ai relevé tous les noms d’éditeurs possibles à la bibliothèque, et je suis allée chercher leurs adresses à la poste pendant que Noémie était à la maternnelle et Jennifer à la haltegarderie. J’ai acheté de grandes envelloppes marron et je leur ai envoyé le manuscrit, un après l’autre. Ça revient cher, etre un écrivain, entre le papier, les photocopies et la poste, c’est vraiment un passe-temps de rupin et j’y ai consacré plus de deux mois d’allocations familliales.

Les huit premiers éditeurs ont refusé net et chaque fois, le manuscrit revenait plus sale avec des taches de café et des miettes écrasées avec, au mieux, une lettre standard du type « Monsieur/Madame, Nous regrettons… » En attendant, c’est moi qui regrettais à chaque coup. Parfois je suis allée le chercher chez les éditeurs pour ne pas payer les frais de remboursement. Ça me faisait une sortie dans Paris, ailleurs que chez Tati ou la gynéco. Au moins les éditeurs ont leur bureau dans les beaux quartiers, rive gauche, même si c’est plutôt déprimant, la secrétaire qui passe une heure à chercher dans les tiroirs et qui vous tend une enveloppe fripée comme si c’était une couche puânte qui déborde. Ils exagèrent tout de même, c’est à vous dégoûter à vie de la littérature.

Mais depuis douze jours précisément, la vie a changé. Le 9e était le bon. Editions Robert Lafouille, je vous prie, qui a édité des écrivains drolement classe qui passent à la télé et tout. Même Jules en est fier, il crâne devant les copains au bureau.

J’avais rendez-vous chez Robert Lafouille, un jeudi matin à 10 heures. J’ai rencontré l’éditeur qui s’occupe des romans d’amour enfin c’est ce que j’ai crû comprendre vu qu’il a de si baux yeux et dix secrétaires qui fondent sur leur chaises chaque fois qu’il leur adresse la parole. Je ferais pareil à leur place, à vrai dire j’ai fait pareil. Surtout quand il m’a dit « Madame Mercier, j’aime votre livre et je pense que les lectrices partout en France l’aimeront comme moi » C’est la première fois qu’on me donne du Madame Mercier depuis des années. La dernière fois, ça a dû etre quand j’ai accouché de Jennifer, l’infirmière qui criait à l’entrée de l’hôpital « Venez vite, y a Madame Mercier qui perd ses eaux », et j’étais là effondrée par terre, avec Jules, la valise défaite, en chemise de nuit et en anorack à 4 heures du matin.

Je me suis assise en face de l’éditeur, il s’appelle Max Nelfour, il porte un costart gris genre anglais qui ferait baver Jules et une chemise en lin si fin que sa bonne femme doit trimer au-moins deux heures pour la repasser. Si toutefois sa rombierre à lui consent à repasser, ce dont je doute, vu les meubles luxueux partout. J’ai tout de suite reconnu le bureau IKEA le plus cher dans le catalogue avec le fauteuil de P.D.G. à roulettes et la grande lampe ambiance. Une secrétaire toute en sourires, mini-jupe de cuir et les jambes comme des asperges est venue nous apporter du café dans des gobelets en plastique. Ce n’était pas très chic par rapport au reste, mais passons.

Je m’étais mise sur mon 31, avec le rouge à lèvres, la robe noire et les talons hauts que je n’avais pas sortis depuis le dernier réveillon. Evidemment, je me suis pris les pieds dans l’épaisse moquette blanche dans le bureau, c’est vrai que je ne sais plus que marcher avec des baskets, mais Monsieur Nelfour m’a rattrappé avec un geste de mousquetaire et puis m’a dit « J’ai été émû par votre personnage, c’est vraiment senti ». Je lui ai fait un grand sourire, et je l’ai regardé, comme ça, droit dans les yeux qu’il a de velour. Et la petite moustache avec le noeud papillon assorti, ça doit chatouiller tout ça. Moi aussi, j’étais émue, mais je ne lui ai pas dit. Ce qu’il est beau, mon éditeur, surtout quand il me fait du plat, j’imagine bien ce que ça doit donner quand il ne s’agit pas que de bouquins. Avec des femmes écrivains chic, taille 38 avec les ongles vernis de rouge et des chapeaux, des collants fins à couture parfaitement tendus. De celles qui ne regardent pas leurs montres en angoissant, faut que je me dépéche, c’est bientôt la sortie des classes, j’ai oublié de décongeler le poulet pour ce soir, d’arrêter la machine à laver, pourvu qu’il n’y ait pas d’inondation, et le rendez-vous chez le dentiste de la grande, le troisième rappel de la facture d’électricité, les chaussures de Jules à chercher chez le cordonnier. S’il savait Monsieur Nelfour, je me suis bien gardée de lui raconter ma vie quand il m’a demandé de parler de moi. Pauvre bicquet, il serait épouvanté. Il ne sait pas que ça existe, la vie humaine au- delà du périphérique.

En attendant, je contemplais ce bon Monsieur Nelfour tout ému devant le bonheur de Roxane assouppie dans un pieu tendu de satin abricot (noir, c’est vraiment trop salissant), des mules en cuir doré bordé de plumes de cygne, peignoir de soie rose doublé d’hermine. Elle dort nue sous son bronzage, elle, les boucles éparses sur son oreiller en forme de coeur, dans les bras du sublime Jeffrey. Pas de gosses pour la réveiller en pleine nuit, un appartement glacé à traverser en charentaises dépareillées. Pauvre Monsieur Nelfour, si jamais il mettait les pieds à Malakoff, je serais bien embarrassée, mais je voudrais bien que Jules le voit, au-moins une fois, pour comprendre ce que peut etre la distinction, la vraie. Jules, lui, dit qu’il doit etre pédé parcequ’un mec qui parle comme ça avec la chemise que je lui ai décrit (j’ai oublié de dire qu’il y avait un motif de lierre parme qui rehaussait la couleur de ses yeux) ça ne peut pas etre un vrai mec. Moi, je ne suis pas du tout d’accord, mais je me suis gardée de lui dire et j’ai préféré me répéter pour la centième fois les paroles douces dont il m’a saoûlée. « Eh oui, chère Madame Mercier (on était déjà passé à “chère” au bout de dix minutes, « très chère » tout-court à la fin) je pressens un immense succès et cela, je n’hésite pas à vous le dire, nous en sommes tous et toutes convaincus ici ». Et les belles secrétaires ont pépié « Oui, Oui » en choeur en battant des cils comme des essuie-glace. Ce qu’elles étaient mignonnes, je vais leur apporter un gros gâteau la prochaine fois, elles ont toutes l’air de célibataires, ça doit faire longtemps que personne ne leur a fait un quatre-quarts au chocolat. Ça les changera du Sveltesse 0 % et des sandwiches allégés, les pauvres petites, elles doivent toutes etre au régime pour se faire remarquer du patron. Tiens, ça me donne une idée pour mon prochain roman : un sultan dans son harem avec toutes les favorites qui lui font des numéros de danse du ventre pas possibles. Et puis la préférée, c’est celle qui fait le meilleur lokoum. Non, faut trouver quelque chose de plus érotique, même Monsieur Nelfour me l’a dit, mais gentiment. Il aurait préféré qu’il y ait des scènes comme ça dans mon bouquin, ça fait vendre, comme à la télé, quoi. Je lui ai dit aussi poliment que possible, que Roxane, c’était une fille bien même si elle est mince et parfumée. Ce n’est pas à Malakoff qu’on peut imaginer de l’érotisme, dans un F3 avec la soupe aux poireaux qui empeste chez les voisins d’en bas et les bagarres de ceux d’en face. Mais ça, je ne lui ai pas raconté, c’est mon secret.

On, c’est à dire lui, a parlé d’un contrat. Je l’ai dit à Jules qui s’est empressé d’acheter une bouteille de champagne pour quand je signerai. Faudra qu’on se mette à regarder Rapp et Pivot, ça nous changera de Ciel Mon Mardi et de toutes façons, j’en ai marre de la tronche de Christophe Dechavanne, il ne sait pas ce qu’est un livre, on n’a plus rien à se dire, lui et moi.

Jules dit qu’on va nommer une rue après moi, puisqu’ils vont etre à court de noms quand ils auront enlevé toutes les avenues Lénine, Marx etc. à Malakoff, comme en Russie. Je pense que c’est le petit passage obscur près de la maternelle couvert de crottes qu’ils consacreront à ma gloire. Impasse Isabelle Mercier, un lampadaire, deux poubelles. Ce qu’on sera fières, les filles et moi en revenant de l’école ! Et les copines, alors ! La concierge changera de ton quand elle verra mon nom imprimé sur la jaquette du livre. A la banque, pareil, je l’espère bien, du moins pour le découvert. Le pire, c’est qui’il faudra leur prouver que c’est bien moi qui en suis l’auteur. Si ça tombe, personne ne me croira jamais à Malakoff. Les femmes qui écrivent des bouquins ne vivent pas comme moi.

« LA DOUCEUR DU ROMAN » PAR CAROL MANN

est édité par MICROCOSMOS, Paris 1991.

Le texte est reproduit avec l’aimable autorisation de l’éditeur

L’auteur Carol Mann (décrite dans un article dans Le Monde du 6 décembre 1991 comme étant La Georges Sand de Malakoff) a déjà signé une biographie sur Modigliani (Londres, Thames and Hudson 1980), un essai « L’Indésirable Désiré, ces enfants qui nous encombrent » (Albin Michel 1991), et deux romans « La Douceur du Foyer » (Seghers 1991) et « Dorothea Von A. » (Seghers 1992).